

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 36

Artikel: Un rendu
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210653>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstejn & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT: Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES: Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 5 septembre 1914: A nos abonnés. — La veillée (Pierre Alin). — 'Na bouèna fenna à vindrè (S. G.). — Les Vaudois à la frontière, en 1870. — A la guerre, comme à la guerre (J. M.). — La Suisse une et indivisible (A suivre) (L. Mogeon).

A NOS ABONNÉS

Tous, nous passons des heures très difficiles. Ces difficultés ne sont pas épargnées au *Conteur*, tout modeste qu'il est. Vieux lutteur de plus de cinquante ans, contre les vicissitudes de la vie, il veut, cette fois encore, tâcher de tenir tête à la crise, afin d'éclairer, chaque semaine, d'une discrète note de gaieté, la tristesse et l'angoisse qui étreignent tous les cœurs.

Mais pour cela, il lui faut l'appui de tous ses fidèles abonnés. Il prie donc ceux qui n'ont pas encore réglé le prix de leur abonnement courant — c'est 4 fr. 50, seulement — de vouloir bien s'en acquitter à l'Imprimerie Ami Fatio & C^{ie}, place St-Laurent, Lausanne.

LA VEILLÉE

SOIGNÉUSEMENT, le vieil homme a assujéti ses lunettes — avec le petit geste qui contourne l'oreille — déplié la feuille du soir et une fois de plus sa voix s'élève, seule, un peu sourde, et parfois malhabile.

Autour de lui, ils sont tous qui l'écoutent, — les hommes sont graves, le corps un peu penché, les mains rassemblées au-dessus des genoux. Les femmes travaillent, — elles n'ont pas besoin, pour écouter, de rester les mains inactives.

Ils sont tous là, — le maître, qui a gardé sa blouse et qui a veudu tout à l'heure deux porcs au syndic; Joseph, qui ne boit qu'une fois par semaine; François dont les mains sont dures à fendre un moëllon; Jean-Louis, le meilleur trayeur, qui fait siffler dans les seilles le beau lait mousseux; Jacot, qu'on appelle l'Américain, à cause de ses voyages.

Il y a aussi le Parisien, qui travaille à la fabrique; Bovet, qui a deux fils au service; Bourbaki lequel a vu soixante-dix — et Tortillon, qui remonte les pendules du village.

Ils sont là, leurs grosses mains nouées comme des paquets de cordes et maladroites de ne rien faire. Les femmes lèvent par moment des yeux de détresse. Dans un coin, les jeunes qui ont ramené les troupeaux tout à l'heure, mangent le pain et le fromage.

Et le vieil homme, lit. Parfois, devant un mot difficile, ou le nom d'un village qu'on ne connaît pas, il hésite un peu, se penche davantage sur la feuille. Alors une femme, doucement, fait glisser plus près de lui la vieille lampe et redresse un peu l'abat-jour.

... Une patrouille ennemie... On mande de... navires coulés... Corps d'armée en marche... deux villages incendiés... bombardement de la

ville... milliers de morts et de blessés... La Croix-Rouge... Les femmes, anxieusement, lèvent un peu la tête; il y a déjà du deuil dans leurs yeux... et parfois, une larme glisse sur le tricotage.

Et la voix du vieil homme s'élève de nouveau le soir calme.

« La guerre navale... la guerre sur terre... la guerre dans les airs... la guerre sous les mers... »

On entend la lourde voix des canons; — l'air semble empuanté de poudre et de sang, — sillonné de masses de fer; — sur les océans les navires sautent comme des coques; dans le ciel, armés de becs et d'ongles comme jamais oiseau de proie ne le furent, — les avions foncent les uns sur les autres; on voit des villages flamber comme des torches, les soldats fauchés comme des moissons et partout, du flanc des hommes et du sein des contrées, couler le beau sang, la précieuse liqueur de vie...

Le vieil homme lentement s'en va vers la fenêtre. C'est une soirée d'août, calme, pure presque transparente.

Ce soir, les chars de foin sont rentrés... Ils oscillaient, énormes, dans le crépuscule, et toute la route qu'ils suivaient en restait parfumée... Les hommes venaient après, la fourche ou le râteau sur l'épaule... Près des prairies où les arbres ploient sous la richesse des fruits, une pomme, parfois, se détachait et tombait dans l'herbe... des troupeaux passaient, lentement, — les vaches aux pis lourds s'arrêtaient... D'un mince clocher piqué dans le feuillage, une horloge sonnait l'heure... Là-bas, près du petit pont, on voyait une école qui revenait de promenade... Les fillettes portaient des gerbes... En passant, les garçons jetaient des cailloux dans l'eau.

Et ce soir! une telle douceur — à peine le glissement des bêtes dans les herbes — un dernier coup d'aile dans une branche... Si mince et si pâle, ce croissant de lune, — et là-bas, au-dessus de deux gros arbres, le chariot d'or — avec son timon d'étoiles qui relie les feuillages!... Alors, le vieil homme secoue la tête — s'appuie, de ses mains, qui tremblent un peu, sur le rebord de la fenêtre, et dit, doucement:

« C'est-il Dieu possible que les hommes fassent la guerre!... »

Août 1914.

Pierre ALIN.

Réplique. — Un promeneur demandait à un campagnard un renseignement que celui-ci paraissait ne pas comprendre.

— Mais vous êtes donc bête à manger du foin! s'écrie le promeneur, impatienté.

— Oh! mossieu est bien bon de se retirer les morceaux de la bouche pour moi, répartit le paysan, d'un air bonasse.

'NA BOUÈNA FENNA A VINDRÈ

(Patois du district de Grandson.)

La Suzettè à Trottet étai prâo'na bouèna fenna. Bouèna travailleusa, prâo proùpra din son ménâdzo, quand bin lè nifliavè; mais l'étai batollîè qu'on diabliò; l'èrai fè à battrè quatre mouèraillè, è lè volliai adî avai lo dèrai mot. Avouè cin què l'étai on pou mômièrè; lè nè manquâvè min dè pridzo, et lo mènichtrè l'estimâve gailà. Mais Trottet, sè n'ommo, n'ammâvè rin tant chlieu manairè, quand bin nè dèzai rin; è vèyai prâo que cè n'étai què po fèrè à simblyan, et po poyai mènâ sa sènaillè aprî lè zautrè dzin et mimamint aprî sè n'ommo, por cin què l'avai on pou la pouèta môûda dè djurâ.

Ora, vo' chintè bin què tot sozicè nè sè passavè pas sin dzerfouènâyè à l'ottò. Dè mot à mot, dè rézon à rézon, cin vègnye què Trottet cominça à fleurè et là rollîi, quand la pachincè cominça à liai manquâ, suffit qu'on dzai què la pouèra Suzettè avai reçu 'na puchinta morniflyâiè (l'étai potcha su on ge), lè fot lo camp sè plindrè à mènichtrè. Chutzicè què n'amâvè dza pas Trottet, por cin què nè lo vèyai djamé à prîdzo, sè pinsa dè liai fèrè 'na bouèna sèmonça. C'est bon. L'alla lo trovâ on dzoi què l'étai dza bin pressâ (lè mènichtrè n'ont djamé l'occasion dè l'itèrè) et liai fâ:

— Dieu vo z'aidai, Trottet; è fâ biò ramassâ lo fin pè chteu biò dzoi; on lo peut bin sètsi.

— Vai, sacredieu! Et puis, c'est dâo tot bon, què n'a rin chintu dè pliodzè. Vouiaitsè lo quatrièmo tsè qu'on ramassè voui.

— Oh! bin, vo petè itrè contint. Assèbin, vo z'itè bin appoyî pè vouètra feuna. Commin ai-vo fè dè la fleurè dissè l'autro dzoi, li qu'est tant brâva, tant coradjeuso, et poui tant pieuza, què lè vint totè lè dèmindzè à prîdzo?

— N'est pas po sa piètà què liai y'è fotu 'na motcha; laisso tsacon prindrè son plièzi iò lo treuve, porvu què sèyè onito; mais c'est po sa linga dâo diabliò... Mais, sacré nom dè Dieu! pisquè vo la trovâ tant brâva et pieuza, atsètâ-la, la vo vindri!

Lo mènichtrè n'a pas repipâ lo mot. L'a vu què n'avai rin à gagnî avouè Trottet.

S. G.

Un rendu. — Désespérant de trouver à Lausanne la servante qu'elle désire, Mme B. a fait venir une petite paysanne qu'elle se propose de former. Jeannette, c'est la nouvelle venue, n'est pas plus bête qu'une autre, mais elle est d'une déconcertante naïveté. Hier, à deux heures, un violent coup de sonnette l'arrache à ses fourneaux.

— Jeannette! lui crie Mme B., si c'est M. L., dites-lui que je ne suis pas là.

C'est bien M. L. qui sonne.

— Monsieur, dit Jeannette sans sourciller, Madame m'a chargé de vous dire qu'elle n'est pas là.

M. L. s'incline et, sans cesser de sourire:

— Très bien, ma fille, veuillez donc lui dire de ma part que je ne suis pas venu.